

# RACINE Phèdre

## I, 3

PHEDRE

Ariane, ma soeur ! de quel amour blessée,  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  
Je périrai la dernière, et la plus misérable.

OENONE

Aimez-vous ?

PHEDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE

Pour qui ?

PHEDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs.  
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.  
J'aime...

OENONE

Qui ?

PHEDRE

Tu connais ce fils de l'Amazone,  
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

OENONE

Hippolyte ! Grands Dieux !

PHEDRE

C'est toi qui l'as nommé.

OENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.  
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !  
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,  
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHEDRE

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait s'être affermi,  
Athènes me montra mon superbe ennemi.  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.  
Par des vœux assidus je crus les détourner :  
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :  
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,  
Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. O comble de misère !  
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.  
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :  
J'excitai mon courage à le persécuter.  
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,  
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;  
Je pressai son exil, et mes cris éternels  
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.  
Je respirais OEnone, et depuis son absence,  
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.  
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  
De son fatal hymen je cultivais les fruits.  
Vaine précautions ! Cruelle destinée !  
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :  
Ma blessure trop vive aussitôt saigné,  
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.  
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire ;  
Et dérober au jour une flamme si noire :  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;  
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,  
Pourvu que de ma mort respectant les approches,  
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

.../...

## IV,6

PHEDRE

Ah ! douleur non encore éprouvée !  
A quel nouveau tourment je me suis réservée !  
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,  
La fureur de mes yeux, l'horreur de mes remords,  
Et d'un refus cruel l'insupportable injure  
N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.  
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?  
Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?  
Tu le savais. Pourquoi me laissais-tu séduire ?  
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire ?  
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?  
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher ?  
Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence.  
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ;  
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux ;  
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.  
Et moi, triste rebut de la nature entière,  
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière.  
La mort est le seul Dieu que j'osais implorer.  
J'attendais le moment où j'allais expirer ;  
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,  
Encor dans mon malheur de trop près observée,  
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir ;  
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir,  
Et sous un front serein déguisant mes alarmes,  
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.